

Études littéraires africaines

Identités post-coloniales et discours dans les cultures francophones, vol. 1. Sous la direction de Marie-Ange Somdah. Paris - Budapest - Torino, L'Harmattan, 2003, 160 p. - ISBN 2-7475-5088-5



Eloïse Brezault

Number 17, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041513ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041513ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brezault, E. (2004). Review of [*Identités post-coloniales et discours dans les cultures francophones*, vol. 1. Sous la direction de Marie-Ange Somdah. Paris - Budapest - Torino, L'Harmattan, 2003, 160 p. - ISBN 2-7475-5088-5]. *Études littéraires africaines*, (17), 51–53. <https://doi.org/10.7202/1041513ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

■ *IDENTITÉS POST-COLONIALES ET DISCOURS DANS LES CULTURES FRANCO-PHONES*, VOL. 1. SOUS LA DIRECTION DE MARIE-ANGE SOMDAH. PARIS – BUDAPEST – TORINO, L'HARMATTAN, 2003, 160 p. – ISBN 2-7475-5088-5

Comment aborder la question de l'identité dans les littératures francophones postcoloniales ? C'est à cette épineuse question que tente de répondre Marie-Ange Somdah en proposant un recueil d'articles qui vient questionner une ère culturelle donnée à partir d'une ou plusieurs œuvres littéraires. Des points communs se font cependant jour d'un texte à l'autre, tissant les fils d'une réflexion identitaire aux frontières sans cesse redessinées.

Dans l'"Identité mauricienne en voie de maturation", Cécile Leung montre que l'identité est un processus qui n'est pas déterminé à l'avance mais qui, au contraire, est façonné par chaque individu, selon son parcours, ou sa culture d'origine. Avec "Identités postcoloniales et temps des incertitudes", Yvon C. Elenga s'interroge sur la manière de nommer un espace africain que l'imagerie coloniale, l'anthropologie culturelle et maintenant les guerres civiles ont rendu étranger aux Africains eux-mêmes. Dans "Identi-double contre mauvaise doublure", Frédérique Chevillot questionne la légitimité de la littérature beur à l'aune des années 1990 et s'interroge sur la pertinence identitaire de ces littératures migrantes : à partir de quels critères définir ce champs littéraire ? Des critères autobiographiques, thématiques, etc. ? Jean Ouédraogo interroge "l'ici" et "l'ailleurs" des espaces linguistiques dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma pour montrer que la dépossession de l'espace passait déjà, du temps de la colonisation, par la dépossession linguistique. Mac Pape élabore, quant à lui, "une théorie générale de la lecture idéologique du roman négro-africain d'expression française" (p. 88) à partir de deux œuvres radicalement différentes dans leur traitement : *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane et *La Carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi. Il établit ainsi que la question de l'identité ne peut se concevoir sans une réflexion sur les mécanismes idéologiques qui la sous-tendent. Blandine Stefenson montre comment Jean-Marie Tjibaou et Waïa Gorodé ont fait de la parole un acte de résistance qui s'inscrit pleinement dans une re-possession de l'identité kanak : l'autre, au départ chosifié, se transforme en sujet de sa propre histoire par le biais de cette parole salvatrice. Enfin, Ange-Marie Somdah vient conclure ce premier volume par une réflexion sur les identités multiples de l'Afrique francophone, qui doivent trouver leur voix face à un eurocentrisme grandissant.

On voit bien, à travers ces articles, que la problématique identitaire au sein de la francophonie – que celle-ci soit d'Afrique, du Maghreb, de l'île Maurice ou de Nouvelle-Calédonie – est inséparable d'une réflexion sur l'espace, la parole et l'altérité : la "violence géographique" (expression empruntée à Edward Saïd par Marie-Ange Somdah, p. 147) a engendré un viol culturel sans précédent sur lequel il est capital de revenir avant de

se penser soi-même car, comme le disait Edward Saïd dans *Culture et impérialisme* : "Ignorer ou négliger l'expérience superposée des Orientaux et des Occidentaux, l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des géographies, histoires et narrations rivales, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle" (*Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard, p. 23)

C'est bien ce qu'essaie de montrer Marie-Ange Somdah à travers ce recueil qui puise dans différentes littératures pour bien montrer que la réflexion identitaire passe par une analyse critique de l'autre, qu'il soit Européen ou Africain, et par une interrogation du passé, qu'il soit colonial ou mythique : en effet, le mythe peut être tout aussi destructeur que la colonisation si l'on n'y prend garde car il cherche à "forger la mémoire" (p. 33), en posant la question de l'origine sans être remis en question. Or, comme le montre Yves C. Elenga, les mythes et la fiction interfèrent dans la mémoire d'un peuple et peuvent être porteurs de stéréotypes ancrés au plus profond des mentalités : le mythe hamite, dans le génocide rwandais, en est l'exemple le plus flagrant et montre comment l'anthropologie physique, héritée des schèmes coloniaux, est venue justifier l'existence de ces grands hommes noirs à la peau claire et au nez droit que devaient être les Tutsis.

Ce recueil prône les différences culturelles et explique qu'elles ne sont pas des cloisons étanches mais des frontières perméables qu'il faut sans cesse questionner pour contrecarrer le paternalisme sous-jacent à la francophonie actuelle. Mais la critique de la francophonie n'est pas l'enjeu majeur de ce recueil. De même que ces articles ne cherchent pas non plus à approfondir la notion très vaste de "postcolonialisme" autrement que par cette écriture de la résistance prônée par Bill Aschroft, Garte Griffith et Helen Tiffin dans *The Empire Writes Back* (Routledge, 1989). Nous nous serions attendu à une réflexion plus poussée autour de l'expression "identités postcoloniales".

D'autre part, si ce recueil explore différentes ères de la francophonie par le prisme de ces questionnements, il est cependant regrettable que les Caraïbes, Madagascar ou même le Québec ne figurent pas dans cette liste somme toute exhaustive. Il reste alors à espérer que ces littératures, elles aussi francophones, trouveront leur place dans un deuxième volume.

Par ailleurs, l'absence de ces littératures au sein de ce recueil pose un problème plus complexe lié à l'organisation et à la sélection des articles : ils proposent le plus souvent des questionnements qui se retrouvent d'une littérature à l'autre. Or, un texte sur la pertinence de la littérature beur dans le champ littéraire francophone, même s'il est tout à fait légitime dans une réflexion sur l'identité – puisqu'il pose la question "Comment nommer sans coloniser ? Comment restituer la différence sans ghéttoïser ?" (p. 58) – aurait pourtant mérité, il nous semble, d'être étayé par d'autres textes sur les littératures migrantes, qu'elles soit africaines en

France, haïtiennes au Québec ou autres. Car ces littératures ouvrent, à notre avis, des perspectives différentes sur l'identité qu'il serait bon d'analyser plus en profondeur : elles dépeignent souvent des personnages qui appartiennent à plusieurs cultures et qui construisent leur identité nouvelle par un cheminement dialectique qui n'est pas toujours réussi : il n'est pas facile de concilier une ou plusieurs cultures pour façonner une identité hybride. Le métissage peut entraîner des déchirements identitaires qui vont à l'encontre d'une intégration réussie.

Comme le rappellent les auteurs – et c'est, à notre avis, la conclusion plutôt réussie vers laquelle tend tout ce recueil –, il n'y a rien de pire que "l'essentialisation et la réduction de l'identité à des traits primordiaux, la momification et la sacralisation ou l'idéalisation de la coutume/tradition" (p. 94). L'identité n'est pas une assimilation systématique des valeurs d'autrui, c'est un processus lent, "une construction historique, une œuvre en chantier, une création continue et non comme une donnée "naturelle"» (p. 100). C'est une "notion caoutchouc" (Marc Pape emprunte cette notion à Domenach, p.109) qui prend forme à travers un questionnement de soi et des Autres. "Être égal et aspirer à l'universel ne veulent pas dire abolir toute différence en s'assimilant à l'Occident ; ni homogénéiser toutes les valeurs culturelles africaines et accentuer leurs différences avec les valeurs culturelles occidentales" (p. 111).

■ Eloïse BREZAUIT

■ MOURALIS BERNARD ET PIRIOU ANNE, DIR., AVEC LA COLLABORATION DE ROMUALD FONKOUA, ROBERT DELAVIGNETTE. *SAVANT ET POLITIQUE (1897-1976)*. PARIS, KARTHALA, COLL. HOMMES ET SOCIÉTÉS, 2003, 341 P. ISBN 2-84586-347-0

La publication de ce livre constitue un apport non négligeable dans la connaissance de l'histoire des relations entre l'Afrique et la France, vue à partir de la position singulière de Robert Delavignette. En effet, rares sont les ouvrages comme celui-ci, qui soient consacrés aux anciens administrateurs coloniaux et qui les envisagent dans leur contexte. Les contributeurs y traitent de l'articulation entre le savant et le politique.

La première partie tente de dégager des éléments de la réflexion politique et anthropologique de l'ancien administrateur colonial. Ainsi, on peut y lire, par exemple, l'article d'Henri Copin qui analyse les étapes de la remise en question qui s'opère dans la conscience coloniale entre les deux-guerres (humanisme colonial) et leur relation avec l'œuvre littéraire Delavignette. Ou encore la contribution de Romuald Fonkoua qui s'interroge sur la manière dont le fait colonial s'est imposé à deux de ses théoriciens et praticiens, Delavignette et Henri Labouret ; cette interrogation part de l'hypothèse que le fait colonial correspond à un fait social tel que l'a caractérisé Émile Durkheim, c'est-à-dire par l'extériorité, la coercition et la généralité.